

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

« Tout le monde à la mer! » Ainsi devons-nous dire aujourd'hui pour nous servir d'une expression consacrée depuis peu à propos des bains de mer. Et, de fait, il ne peut être question d'autre chose en ce moment; non-seulement de Paris, mais de partout ailleurs, on est parti, on part, ou l'on partira pour telle ou telle station balnéaire plus ou moins en vogue.

Les côtes normandes sont le point de mire le plus attrayant : Dieppe pour les Anglais, les gens paisibles et les familles; Trouville pour l'élégance tapageuse; Deauville pour l'élégance sentimentale; Villers pour l'aristocratie; Bougival pour les gens de lettres; Etretat pour les artistes; et une foule d'autres plages pour le reste des humains.

C'est toujours la même chose que cette vie des bains de mer; la mer et le casino absorbent tous les instants : on sort le matin aussitôt après le petit déjeuner, en simple toilette, pour aller à la plage prendre son bain, causer un peu en regardant les vagues, puis on rentre pour le second déjeuner. L'après-midi, après une sieste presque nécessaire, on fait une toilette soignée pour le concert de trois heures du casino, on écoute ce concert avec le groupe dont on fait habituellement partie; et là, comme dans toute société, on habille et l'on déshabille ses voisins; pour parler plus clairement, on s'amuse aux dépens du prochain. Tout le monde se quitte ensuite pour l'heure du diner. Le soir, à moins d'être confortablement installé chez soi, en famille, on retourne au casino contempler de nouveau la mer, spectacle dont on ne se lasse jamais, et assister au concert de nuit en continuant la conversation interrompue avant le diner. Assaisonnez le tout de quelques excursions dans le pays, de bals, de représentations théâtrales, de courses, et vous aurez le menu le plus affriolant de la vie des baigneurs.

Les modes sont des plus variées là-bas, et les hommes ne sont pas moins élégants que les femmes. Commençons par eux : — Chapeau de feutre bas de forme, calotte ronde et bord petit, re-

levé des côtés, quand il n'est pas en feutre mou. Costume complet (on dit maintenant *un complet*, tout court, pour désigner le veston, le gilet et le pantalon pareils) en drap à carreaux, de teintes claires et souvent fort originales. Col de chemise très-évasé et cravate *idéale*, pour nous servir d'une expression de chemisier, parce que ces messieurs ont adopté les nuances les plus claires, les plus rosées, les plus nuageuses.

Quant aux femmes, au premier abord voici ce qui saute le plus aux yeux sur une plage très-fréquentée : — Trois couleurs bien caractérisées : le bleu, le rouge, le blanc; ces couleurs sont d'autant plus apparentes qu'elles sont traduites par les grandes ombrelles à la mode, si favorables pour abriter contre le soleil, la bise et même la pluie.

Comme petits détails, avant d'aborder le costume proprement dit, signalons la vogue toujours croissante du bas de couleur assorti à la toilette; le soulier gris, presque blanc; les gants longs, indispensables avec la manche ouverte et très-raccourcie des robes. Gants de Suède ou en filet de soie, telle est la dernière expression de la mode.

En dehors du paletot-cuirasse, long et demi-ajusté, qui se porte en tissu pareil au costume, on ne voit qu'écharpes assorties, fichus-mantilles en crêpe de Chine ou cachemire des Indes brodé avec franges, châles à la paysanne en dentelle de lama crème, fixés au corsage par le bouquet traditionnel. — Celui-ci, dit-on, reflète la

pensée intime de la personne qui le porte! Le vocabulaire du langage des fleurs va donc revenir sur l'eau, sans aucun doute, et voilà une perspective de jugements téméraires qui pointe à l'horizon...

Le chapeau le plus en relief sur les plages est un gros paillason qui tient à la fois du *Pifferaro* et de la *Timbale*. La garniture consiste en écharpes de gaze s'enroulant autour de la calotte, avec touffe de plumes au sommet.

Citons encore le *Duster-coat* comme rendant d'inappréciables



P. N° 320. — CAPELINE Napolitaine.

services pour le bain du matin, les excursions et les promenades sur la jetée.

La toilette blanche se fait remarquer dans les casinos et sur les plages, tout comme à Paris, d'où l'exemple en est venu. Deux entre autres nous ont particulièrement charmée. L'une était en joli matelassé de laine crème. Jupou à traîne rajoutée comme un haut volant, — ce qui se fait beaucoup aujourd'hui, — entouré d'un volant froncé, lequel est terminé par un plissé de taffetas bleu glacé et surmonté d'une frange muguet en laine bleue. Polonaise fermée en biais devant par deux rangs de boutons boules en mohair bleu; une frange muguet orne les bords inférieurs du vêtement; celui-ci est drapé d'une façon très-originale derrière, au milieu d'un « flot » de franges d'où s'échappe une écharpe en franges assorties qui forme tablier et se termine, sous la poche en cornet d'abondance. Ces franges sont si coquettes, la disposition du costume est si nouvelle, l'ensemble si doux et si harmonieux, que le regard en est littéralement ravi.

Autre toilette blanche: la jupe, en faille couleur vieux bois, est garnie d'un volant plissé à la vieille dont la tête est coupée par un galon de soie broché blanc sur bois. Il y a ensuite une polonaise et un paletot-cuirasse descendant à mi-jupe, en cachemire blanc, entourés tous deux de ce même galon, avec deux rangs de boutons boules en soie pareille bordée de blanc et laissant au milieu un espace de 10 centimètres de largeur. Le chapeau qui accompagne ce charmant « habillé » est une toque (dernier genre) en paille anglaise brune, dont le bord est recouvert de velours assorti; le dessus est garni de petites plumes blanches et bois tenant tout un côté et dépassant les bords derrière.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 320.

Capeline Napolitaine. — Grand tricou bleu pâle, à carreaux pleins et quadrillés à jour, garnie de franges blanches avec tête à jour et de glands assortis. Cette capeline forme d'abord une pèlerine ronde, puis un capuchon qui se rabat sur lui-même au sommet et forme une pointe de châle derrière; le tout est retenu ensemble autour du cou par un ruban blanc que l'on noue devant.

D. G. N° 659.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en foulard de deux tons de bleu, l'un foncé, l'autre très-pâle. — Jupou à traîne, entouré derrière d'un haut plissé, dont la tête est coupée par une ruche que fixe un rouleauté. Le devant du jupon est garni de deux plissés et d'une ruche semblable à la précédente. Même garniture au-dessus, formant le tablier, avec une écharpe de deux nuances drapée en plis remontants et qu'une blonde anglaise termine. Deux pouffs superposés ornent le jupon par derrière; sur le côté, pend une pointe de foulard encadrée de dentelle plissée sous le pouff. — Cuirasse lisérée et lacée derrière, en bleu pâle, avec manches de même teinte. — Barbe de dentelle crème soutenue autour du cou et nouée devant. — Chapeau *l'Auvergnate* en paille anglaise noire, garni de plumes crème et d'œillets variés, avec ruche de blonde crème dépassant les bords.

2. Costume en beige gris et velours noir. — Jupou à traîne, entouré devant d'un seul grand volant plissé et derrière de trois volants du même genre surmontés de petits velours. — Un premier tablier, à bords dentelés et garni de velours, est assujéti au bas du jupon et fixé derrière. — Avant de décrire le second tablier, nous devons dire un mot du corsage sur lequel il est posé: ce corsage consiste en une longue cuirasse dont le milieu du dos est en velours; cette partie, encadrée de deux rangs de dentelés, est boutonnée et se prolonge en deux pans noués sur le côté du jupon. — Le second tablier, dentelé comme le premier, est drapé sur le corsage; chaque pli est fixé derrière par un bouton. — Lingerie en belle broderie et valenciennes. — Chapeau de paille anglaise, à passe relevée et haute calotte, bordé et garni de velours noir, avec groupes de chardons lilas.

3. Costume en mohair écru. — Jupou à traîne, garni devant d'un volant plissé à gros plis, d'une frange et de trois bouillons arrêtés par des bandes plates, formant tout ensemble un tablier avec encadrement de biais depuis la ceinture jusqu'au bord inférieur du jupon dont ce biais contourne la traîne. Poche formée de trois revers sur le côté, dont l'un, celui de dessus, se boutonne en se rabattant; nœuds de ruban et franges au bas. — Habit *Directoire* croisé devant par deux rangs de boutons boules, à pans carrés derrière et revers boutonnés sur les côtés, avec nœuds de ruban à chaque angle. Le bas des manches est entouré d'un parement à plis remontants, garni de boutons assortis. Petit collet à col montant et revers boutonnés comme le reste. — Colletette ruchée et rabat de mousseline festonnée avec pois brodés. — Chapeau de paille garni de velours noir et de guirlandes de marguerites.

4. Costume de faille marron et foulard crème, avec garnitures de velours marron. — Jupou à traîne, entouré devant d'un seul volant plissé et derrière de trois volants du même genre. — Tablier carré, encadré de blonde anglaise crème et de ruban de velours, et orné de deux pointes simulées par la garniture. De chaque côté de ce tablier sortent les deux parties de la tunique, garnies comme lui et drapées au milieu derrière sous un large nœud de velours. — Cuirasse boutonnée devant, avec écart sur la poitrine, découvrant un plastron intérieur en faille marron; velours et blonde anglaise sur tous les bords et collier formé des mêmes éléments dans le haut du corsage. Les manches, très-courtes, sont ouvertes en sabot sur un dessous marron; les bords sont tous garnis de velours et de blonde. Grands volants de blonde pour les terminer. — Chapeau en couronne de dentelle noire, de feuillage et de mûres des haies, avec nœud alsacien en ruban rouge au sommet.

5. Costume en jolie fantaisie bleu pâle, avec garniture de foulard bleu marine. — Jupou à traîne entouré d'un volant plissé que surmonte un biais et une dentelle de Mirecourt. — Tablier plat, creusant du milieu et long des côtés où il est arrondi; trois rangs de plissés et de lisérés gros bleu marquent cette disposition de forme du tablier. Une écharpe de ruban part de la ceinture et vient, par un nœud, soutenir une sorte d'équerre de même étoffe qui orne les côtés. Cette équerre est garnie de dentelle de Mirecourt et l'angle de derrière est fixé au jupon par un autre nœud de ruban. — Cuirasse arrondie devant, fendue sur la hanche et plus courte derrière; lisérés gros bleu et blonde anglaise sur les bords. Même garniture disposée en fichu ouvert dans le haut; arrangement du même genre sur les manches avec plissé au bas. — Chapeau *Pifferaro* en paille de riz blanche, garni de velours et d'une plume gros bleu, avec plume blanche tombante.

6. Costume de faille et sicilienne bleu marine. — Robe princesse en faille, à courte traîne, sans garniture dans le bas, ornée dans le haut du corsage de petits biais de faille marquant un dessin. — Tablier en sicilienne, encadré de plissés de faille, drapé gracieusement derrière, une partie sur l'autre. Un pan carré, garni de même, tombe de dessous le tablier. — Chapeau de paille ondulée, garni de plumes de coq posées pied contre pied et tenant toute la coiffure. Bandeau de lophophore devant.

Description de la gravure colorisée n° 1340.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en faille et mousseline de laine rayée de deux tons vert réséda. — Jupou à traîne entouré d'un volant plissé que recouvre à moitié un volant plat découpé en pans carrés. La tête de l'ensemble est formée d'un petit plissé. — Tunique ouverte devant sur le jupon et lacée par une cordelière grise se nouant au bas. Cette tunique, terminée par un plissé, est relevée de côté. Une aumônière encadrée de plissés et garnie de glands est suspendue à la ceinture de taille par des cordelières grises. — Cuirasse à plastron de faille grise et lacets en cordelière continuant l'aspect du tablier. Manches de soie à parement festonné d'une cordelière assortie. — Lingerie plissée en batiste. — Chapeau à la *Marie-Stuart*, en paille de riz blanche. Un coquillé de blonde anglaise, mélangé de velours noir et de ruban rose, orne la calotte. Tour de tête en tulle blanc et nœud papillon en ruban rose.

2. Costume en foulard havane et lampas de Chine crème. — Jupou à traîne, garni dans le bas d'un haut volant monté à gros plis et qui se termine par un petit volant plissé. Deux ou trois rouleautés, soutenant deux petits plissés, forment la tête de ce volant. — Polonaise se détachant en



Jules Davier

Gaithard
1340
Ad. Goubaud, N. Fils Ed^{rs} Paris

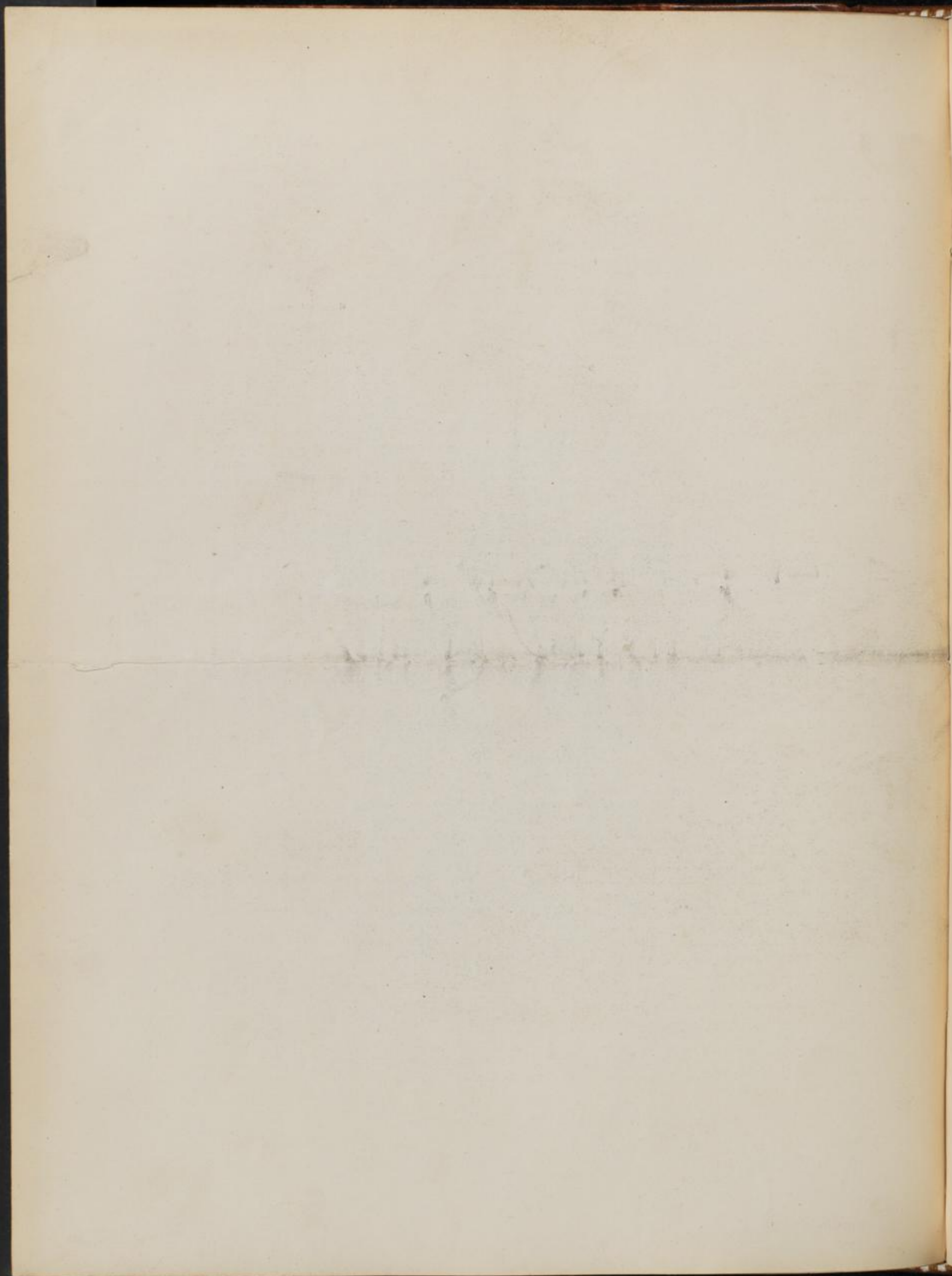
Alway imp. r. des Marais. 66.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Robes de M^{me} Daltrophe-Vormus, rue Vivienne, 14.

Sold at Stationer's Hall



deux parties à partir des côtés; des volants de dentelle crème courant sur tous les bords, faisant coquilles au milieu, devant et sur les côtés, avec flots de ruban assorti au jupon. Un large nœud drapé la tunique au milieu derrière (genre *baby*). Volants de dentelle au bas des manches. — Lingerie festonnée. — Chapeau genre *pifferaro*, garni de ruban havane et de boutons de violettes.

Description de la figurine coloriée L. N° 88 (*).

Annexe de l'édition n° 3 (4^e n° de Juillet).

TOILETTE DE VILLE D'EAUX. — Costume en linon rayé et taffetas havane. — Jupon à traîne, garni derrière d'un haut plissé et devant d'un petit volant plissé que surmonte un autre volant coulissé par moitié. — Tunique princesse à traîne, terminée par un petit volant et garnie d'une échelle de nœuds bleus sur les devants. Le côté de la tunique est ouvert par deux revers bleus boutonnés sur le vêtement; c'est au bas de cette ouverture que se fixe le relevé. Col rabattu en bleu assorti au reste. — Lingerie ouverte, en dentelle anglaise. — Ombrelle-canne bleue à bandes écruées. — Chapeau de paille d'Italie, genre *Pifferaro*, Calotte pointue et passe relevée devant, avec bandeau de fleurs jardinière. Gaze rose et plume blanche pour le dessus.

CHRONIQUE MONDAINE

A cette période de l'année, le joli monde de Paris se divise en trois catégories bien distinctes : le monde sédentaire, le monde voyageur et le monde ubiquiste.

Le sédentaire aime Paris par-dessus tout autre lieu, il n'en bouge jamais; c'était à cette classe qu'appartenaient l'aimable Mme Ancelot, le spirituel Léon Gozlan et Auber.

Les voyageurs, — comme certains oiseaux erratiques qui prennent leur essor à jour fixe, à l'imitation de Mme la comtesse de Fougainville ou de la princesse de la Trémoille, — séduits par le mirage des lointaines perspectives, partent pour ne revenir, eux aussi, qu'à certaines dates, et après avoir parcouru de grandes distances.

L'ubiquiste est le plus curieux à étudier. Le mouvement lui est indispensable; vivre, pour lui, c'est être en tous lieux à la fois, courir d'ici et delà, respirer toutes les atmosphères. L'ubiquiste est intéressant, car il voit beaucoup et il retient beaucoup : c'est un précieux informateur; ce qui le caractérise par-dessus toute chose, c'est son goût pour Paris. Il est comme ces ballons captifs qui ne s'éloignent de leur point de départ que pour y revenir sans cesse. L'ubiquiste est à Londres, à Bruxelles, à Boulogne, à Trouville, aux Pyrénées, à Aix, à Royan; mais la corde qui l'attache ne s'étend pas au delà de cette limite, et tout à coup, au moindre incident qui le sollicite, il n'est plus là-bas, il est à Paris.

Ainsi s'expliquent ces foules, si souvent observées dans les solennités parisiennes, aux époques où Paris est censé désert, et où, en effet, son monde de belle élégance rayonne aux champs, dans les châteaux, sur tous les horizons de nos villes d'eaux et de plaisance. Eh bien! que l'Académie française ait une séance de quelque intérêt, même en plein août; que l'Opéra donne un bon spectacle; que M^{me} Carvalho chante; que la Nilsson survienne spontanément; que Faure fasse son apparition; que l'Élysée donne une fête présidée par Mme la maréchale de Mac-Mahon; qu'un brillant soliste du concert Besselièvre se fasse entendre;

(*) Nos abonnées de l'édition n° 3 du *Moniteur de la Mode* ont pu remarquer que la description donnée, dans notre précédent numéro, comme étant celle de la figurine annexe, ne concordait point avec cette dernière. Une erreur a effectivement été commise, et nous nous empressons de la réparer en donnant ici la véritable description de la figurine L. n° 88.

que le cirque produise quelque phénomène nouveau du règne animal ou *gymnastique*; qu'une première représentation de valeur soit annoncée à un théâtre aimé; que le public pressente qu'un orateur éloquent ou tapageur interpellera le gouvernement sur une question passionnante, et partout vous verrez affluer, non une foule incolore, non des badauds deshéurés, mais de belles assemblées, des notoriétés du monde plus ou moins blasonné, de jolies femmes, de brillants cavaliers, — en un mot, des individualités de bon goût, estampillées de beaux noms.

Ainsi s'explique aussi la présence du monde qui, le jeudi de la semaine dernière, assistait à la première représentation, au théâtre du Gymnase, de la pièce de Mme la comtesse de Mirabeau. Que de gracieux groupes disséminés dans toutes les parties de la salle!

Seulement, il faut le reconnaître, l'ubiquiste, qu'on pourrait à l'occasion surnommer le prince Alibi, est essentiellement quinteux; parfois il se montre et parfois il s'abstient sans que l'on sache jamais pourquoi.

Bon nombre, parmi ceux qui connaissent le charmant esprit de Mme de Mirabeau, étaient venus à l'appel de cette première représentation. Pour les uns, c'est un succès contesté; pour les autres, un succès réel et mérité.

Un de ces aimables ubiquistes dont nous parlions tout à l'heure, qui a consacré sa vie à courir d'un lieu à un autre, s'étant trouvé pendant tout un été arrêté dans le cours de ses habitudes nomades et ne voulant perdre aucun des avantages qu'il s'était acquis comme joli causeur, nouvelliste charmant et bien informé, avait eu momentanément recours à un expédient des plus ingénieux pour suppléer à ces voyages.

Chaque jour, il se rendait au grand bureau de la télégraphie et s'y installait, et là se mettait en rapport avec plusieurs des villes d'eaux les plus courues et même avec deux et trois grandes capitales de l'Europe; comme, dans chacun de ces centres, il avait des amis, il les interrogeait sur ce qui se passait dans les régions de la société auxquelles ils appartenaient, et, à titre d'échange, il leur envoyait la nouvelle de Paris qui pouvait les intéresser. Les plaisants l'avaient surnommé le marquis de Saint-Electre. Il consacrait quatre et cinq heures à cette correspondance électrique, et, dès qu'il avait recueilli son butin de nouvelliste friand, il s'en allait le distribuer à ses amis, chez lui s'il recevait, en ville si quelque invitation le sollicitait.

M. le comte de Wimpffen, le nouvel ambassadeur d'Autriche à Paris, a présenté, au cours de la quinzaine dernière, ses lettres de créance au maréchal de Mac-Mahon. C'est un de ces hommes que la diplomatie européenne tient en très-grande estime. Il a été successivement conseiller d'ambassade à Londres, ambassadeur à Rome et à Berlin. Après la guerre d'Italie et la cession de la Vénétie à la France, qui l'offrit ensuite à l'Italie, il fut chargé avec le ministre italien de la délimitation des nouvelles frontières de l'empire.

Le comte de Wimpffen avait suivi avec éclat la carrière militaire jusqu'au moment où il fut appelé à remplir d'importantes missions diplomatiques. Plus d'une grande dame de la cour de Vienne se souvient du joli uniforme bleu que portait, il y a bien des années, un jeune officier avec lequel elles ont dansé, et qui depuis est devenu successivement général, comte et trois fois ambassadeur.

Il est de taille moyenne, plutôt grand que petit, ses traits sont extrêmement fins, sa physionomie agréable; ses cheveux châtain, ceux du moins qu'a épargnés une légère calvitie. Quand on parle de lui comme homme du monde, on dit : il est très-bien; quand c'est comme homme de cabinet, on dit : il est très-fort. Il a pour nous une qualité qui le recommande par-dessus toutes les autres : il aime la France, où l'on dira toujours de lui : c'est un homme comme il faut.

La femme du comte de Wimpffen est une princesse saxonne;

elle est d'une rare beauté, d'un grand air et d'un esprit qui lui gagne toutes les sympathies. Dès le lendemain de son arrivée en Autriche, elle se sentait un grand attachement pour sa nouvelle patrie et subissait le charme qu'exerce sur ceux qui l'habitent, ce pays avenant, hospitalier et bon.

Plus que jamais, cette année, les voyages en Suisse sont une obligation pour nos touristes. Il est de bon ton de se rencontrer naviguant sur le lac ou bien courant les montagnes, les vallées et gravissant les pics célèbres. On y va beaucoup aussi pour ses fontaines minérales et les cures au petit lait que les médecins mettent à la mode, mais surtout pour s'émotionner à Saxon. Tandis que nos villes de plaisance en sont réduites à cette traitreuse petite roulette, qu'on tolère sous son apparence de jeu innocent et sous le nom de course de salon, Saxon attire des foules avec son trente-et-quarante et sa roulette plus francs d'allures.

Les bons hôtels de la Suisse, cette année, paraîtrait-il, auraient fait fléchir leur tarif en vue de multiplier leur clientèle, et cette détermination leur a pleinement réussi, puisque tout le monde va visiter la Suisse.

A ce sujet, c'est un véritable à-propos que le livre que vient de publier M. Viollet-le-Duc : « Une étude sur le Mont-Blanc, sur sa constitution géodésique et géologique, sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers, » mais un à-propos pour ceux surtout qui aiment les ouvrages substantiels, car celui-ci est savant. Les femmes et les gens du monde le liront par aventure avec intérêt, mais il fera très-certainement les délices des Humboldt et des Hubner.

L. SPORT.

MODES COMPARÉES

Les modes, cette année, sont hésitantes. Elles ne se produisent point sous une forme généralisée; elles se font de plus en plus individuelles.

Celles des hommes sont stationnaires. En ville, c'est toujours, pour les uns, le veston écourté; pour les autres, la redingote vaste de galbe et aux épaulettes tombant au-dessous de l'articulation.

Il en est de même en Angleterre où la redingote longue est plus généralement adoptée par les hommes d'une élégance sérieuse. Elle a un seul rang de boutons pouvant se fermer jusqu'à la cravate; pas un pli, pas un *ambut* ni aux manches ni à la taille. Pour soirée et diner d'apparat on a produit un gilet modérément évasé, se lançant par derrière comme un corset. Ce modèle s'adapte merveilleusement au corps. C'est un progrès dans l'ordonnance de la mise des hommes ultra-élégants, comme il s'en trouve dans le haut monde anglais, allemand ou russe.

Nous ne saurions trop nous étonner qu'à Paris, pays du goût et de l'esprit, parmi ceux qui s'occupent professionnellement de l'art du costume *pour hommes*, il y en ait si peu qui possèdent un génie inventé. Il est bien vrai de dire que la plupart des hommes de notre temps sont mal habillés, ou qu'ils le sont bourgeoisement, sans originalité, sans initiative.

Les femmes françaises, au contraire, grâce à l'habileté des ouvrières qu'elles occupent, priment par l'élégance et le bon goût de leurs toilettes toutes leurs émules de l'étranger, soit qu'elles prennent l'initiative d'une couleur ou d'une forme, soit qu'elles adoptent une mode due à l'importation.

D'où naît cette différence? Serait-ce seulement parce que notre époque n'a pas de chefs dirigeants dans l'art de s'habiller?

Cette cause a son action, mais elle n'est pas la plus influente. Il existe deux raisons importantes et toutes philosophiques pour que les choses soient ainsi. L'une, c'est que les hommes de fortune et de rang, aujourd'hui, manquent de caractère fortement

marqué, ou, pour mieux dire, d'individualité; l'autre, que nos ouvriers n'ont pas d'initiative et ne sont pas assez spéciaux dans leur art.

Sans caractère décidé, point d'élégance; c'est à peine si aujourd'hui un homme jeune, joli garçon, bien fait et de bonne tournure oserait, à l'imitation de Charles Laffitte, de récente mémoire, se montrer avec la boutonnière de son habit de ville agrémentée d'une simple fleur. Il courrait le risque de passer pour un chevalier du comptoir endimanché ou fourvoyé. De l'effacement individuel résulte forcément le nivellement de la toilette.

Maintenant, si de l'homme du monde on passe à l'appréciation du tailleur, on trouvera la confirmation de cette vérité qu'en France peu de gens savent leur métier. A ce point de vue, les choses empirent chaque jour. Ainsi, vous croyez que votre tailleur est tailleur tout simplement et que son art est sa seule préoccupation? vous vous méprenez; aucune vocation véritable ne l'a conduit à cette industrie; il l'a prise pour arriver à la fortune, voilà tout. Il est tout autre chose: il est boursier d'abord, banquier, artiste, et passe une partie de son temps à l'hôtel Drouot où il brocante; il est mélomane, amateur de peinture; il disserte sur l'art dramatique, parle religion et politique comme un grand journal dont il répète les articles en croyant penser par lui-même; il est chasseur et fait régulièrement l'ouverture de la saison chaque année sur ses terres. Il est même écrivain, rédige des mémoires ou compose des vaudevilles. En un mot, votre tailleur est un encyclopédiste; c'est Voltaire à l'état infiniment petit. Ces préoccupations nuisent naturellement à ses succès dans la carrière industrielle pour laquelle il a pris patente; son esprit, sans cesse distrait par les prétentions qui l'obsèdent, ne sait rien créer dans ce qui devrait être sa spécialité; c'est à peine s'il peut ajouter un perfectionnement à l'idée qu'il prend aux autres.

Et la preuve que là réellement est une des causes de la disparition de l'élégance de la toilette des hommes, c'est que l'ouvrière qui, chez nous, possède plus d'unité dans l'esprit que l'ouvrier, qui n'a pas les mêmes folles ambitions que lui, réussit mieux dans son art. Une couturière, une modiste, n'a de prétentions que très-exceptionnellement en dehors de son état; elle en fait l'apprentissage de bonne heure et y persévère, sans viser à paraître autre chose. De cette unité d'idées résulte la perfection à laquelle ses travaux atteignent.

Remarquons aussi que nos *dames*, de leur côté, si distinguées par l'excellence de leur toilette, s'en font une occupation constante, qui explique leur succès et leur prééminence. On dirait qu'elles ont médité sur le mot de Newton, à qui l'on demandait comment il avait fait pour trouver le système de l'attraction et qui répondit: « C'est en y pensant sans cesse. »

Le jour où les tailleurs célèbres seront simplement des tailleurs et où ils ne courront point, en dehors de leur spécialité, après le talent et le savoir qu'ils n'ont pas, nos habits seront mieux faits et leur forme s'éloignera parfois de la routine.

Eugène CHAPUS.

UN MENU DE GARGANTUA

Plusieurs journaux ont adopté l'usage d'indiquer régulièrement à leurs lecteurs le menu du diner du jour. La méthode peut être louable et même précieuse pour les gourmands qui aiment les bons plats, et les cordons bleus qui n'aiment pas réfléchir et choisir longtemps. Néanmoins, l'uniformité doit nécessairement s'introduire dans cette liste quotidienne et incessante de choses bonnes à manger. Donc, si nous donnons aujourd'hui le détail d'un menu, c'est qu'il sort un peu de l'ordinaire.

C'est tout bonnement le menu quotidien de la ménagerie du Jardin des plantes. Les convives sont nombreux, et varient géné-

ralement de onze à douze cents; leurs goûts sont naturellement différents, suivant les divisions et les ordres auxquels ils appartiennent.

En premier lieu viennent messieurs les carnassiers, les lions, les tigres et les ours; ils consomment huit kilogrammes de viande en vingt-quatre heures. L'hyène, quoiqu'elle soit relativement beaucoup plus petite, en reçoit cinq à cause de sa voracité. Il n'est alloué que quatre kilogrammes à la panthère.

Le grand mangeur de la maison, c'est l'éléphant; il consomme par jour soixante-quinze kilogrammes de pain, carottes, sainfoin, luzerne, paille et son; après un semblable repas, il est permis d'avoir soif: huit à dix seaux d'eau sont prêts pour satisfaire ce besoin.

L'hippopotame le cède en taille à l'éléphant, mais non en appétit. La ration égale celle de son voisin à trompe; seulement le son est remplacé par un remoulage en pâtée. Les ours s'accommoderaient aussi de ce régime; mais on leur donne des viandes qui sont moins chères. La ménagerie reçoit toutes les viandes saisies pour diverses causes; elle achète aussi du cheval qui est à bas prix.

Le rhinocéros absorbe journellement cinquante kilogrammes de la même nourriture environ; on lui donne aussi du riz. Les autres quadrupèdes, tels que la girafe, les hémionides, les bisons, malgré leur grande taille, exigent des quantités bien moins considérables: l'orge, l'avoine et le son forment les éléments de leurs repas.

Les cerfs, antilopes, chèvres et moutons reçoivent du foin et de la luzerne.

Il ressort des notes qu'a bien voulu nous fournir M. Milne-Edwards que la consommation annuelle comprend 73 000 kilog. de viande, 113 000 kilog. de pain, 10 000 kilog. de carottes; il faut ajouter du chènevis, du millet, du lait, des fruits secs, des lapins, pour les reptiles, singes, oiseaux, etc. La dépense annuelle pour la nourriture des hôtes nombreux du musée monte à 42 000 fr., c'est-à-dire près de 120 fr. par jour.

Le menu du Jardin zoologique de Londres ne diffère pas sensiblement de celui de Paris; les poissons y jouent cependant un rôle plus considérable. Ils sont destinés aux oiseaux et aux animaux marins, qui en font leur nourriture à l'état de liberté. Tous les poissons donnés en pâture doivent être soigneusement examinés; car il est arrivé un jour qu'un chien marin a failli s'étouffer avec un poisson qui avait plusieurs hameçons dans la bouche. Les chiens marins mangent, en effet, très-gloutonnement; la loutre, au contraire, mange très-lentement et mâche soigneusement avant d'avaler.

Les plus avides amateurs de poissons sont les pélicans; le gardien jette le poisson dans un étang, puis il ouvre une porte et laisse le passage libre aux pélicans qui se précipitent avec une rapidité inouïe sur l'eau et ont dévoré le tout en un instant.

On réserve généralement toutes sortes de friandises pour les singes; on leur donne des navets, des pommes, des noix, des oranges, des pommes de terre cuites, le tout divisé en petits morceaux. Les singes mangent généralement ensemble, ce qui donne souvent lieu à des disputes fort comiques qui font la joie des spectateurs.

Les oiseaux de proie sont nourris de lapins, de cochons d'Inde, d'œufs, d'insectes et parfois de petits oiseaux.

Les serpents ne font généralement qu'un repas par semaine. Leur diner, qu'ils mettent sept jours à digérer, comprend parfois jusqu'à douze lapins, vingt jeunes cochons d'Inde et autant d'oiseaux, de rats ou de souris, qu'on leur donne vivants: ce qui est essentiellement nécessaire pour la santé et la conservation de ces terribles reptiles.

Les serpents venimeux ne se nourrissent que de rats et de cochons d'Inde; ces pauvres petites bêtes succombent rapidement dès que le reptile les a mordues.

Les grands pachydermes, tels que le rhinocéros, l'hippopotame et l'éléphant, sont nourris à Londres comme à Paris.

Ce dernier reçoit parfois des choux et un peu de biscuit, une friandise qu'il paraît croquer avec beaucoup de plaisir. Tous les soirs, on lui donne une bonne litière; le matin, sa cellule est complètement nettoyée; il faut renouveler la paille.

Un visiteur en fit un jour l'observation à un gardien.

— Voici une bête bien propre et bien soigneuse de son logement; elle ferait une excellente femme de ménage!

— Oh! que non, répondit le gardien; tous les matins, elle mange sa paille.

Georges STENNE.

THÉÂTRES

GYMNASÉ. — Les seules nouveautés qui aient vu le jour en ces derniers temps appartiennent au Gymnase: c'est d'abord une pièce en trois actes, de Mme la comtesse de Mirabeau, intitulée: *Châteaufort*; puis une petite comédie en un acte, de M. Paul Ferrier: *Les cinq filles de Castillon*.

Mme de Mirabeau a voulu simplement démontrer, paraît-il, que le talent et l'intelligence sont insuffisants quand le caractère n'est pas à la hauteur de l'esprit, et aussi qu'un père a toujours tort de se remarier. Ce qui est de la morale quintessenciée!

A tout prendre, ce drame n'est point sans mérite; on y sent un certain instinct du théâtre; des lueurs d'observation s'y font jour, et certaines scènes sont enlevées comme il convient. Ce n'est qu'un premier pas, et il y aurait injustice à décourager l'auteur.

Castillon, l'homme aux cinq filles, est un veuf, bourgeois retiré, peu fortuné, mais orné de cinq demoiselles qu'il s'est mis en tête de marier par ordre de primogéniture, et suivant une loi de progression qu'il s'est imposée, — à savoir que la seconde fera un meilleur mariage que la première, la troisième un meilleur mariage que la seconde, et ainsi de suite. Il en a déjà casé trois selon ses principes: l'aînée a épousé un notaire, la seconde un commandant, la troisième un vicomte. Il lui en reste deux au lever du rideau, et c'est avec l'aide d'un agent matrimonial du nom de Puygrand qu'il parvient à les établir. Il voudrait bien finir de même, mais Puygrand, qui est devenu son cinquième gendre, n'a garde de se doter d'une belle-mère, et Castillon est forcé de rester veuf comme devant.

La comédie de M. Paul Ferrier est plutôt un aimable vaudeville qui, pris pour ce qu'il est, ne mérite que des éloges. L'interprétation en est bonne et fait honneur au talent d'Achard, de Mlles Legault, Monnier et Persoons.

HOP-FROG.

LES PAROLES D'OR

J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

MONTAIGNE.

Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait bien des chagrins.

M^{me} DE SEVIGNE.

Rien n'est plus dangereux que le travail discontinué. Habitude facile à quitter, difficile à reprendre.

Victor HUGO.



PONTENIER - SC

PLANCHE DG. N° 659. — TOILETTES DE PLAGE



E. PREVAL

LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE. — FIN.)

Le moullah s'avança vaillamment vers la colonne de marbre rouge, tandis qu'un morne silence accueillait ses paroles. Les assaillants se consultaient du regard avec une sorte d'anxiété; enfin l'un d'eux encouragé par les signes de ses amis dit doucement à Giaffir :

— Prends garde! prends garde! tes yeux sont affaiblis par l'âge et tu n'as pas reconnu le traître; mais nous pouvons te dire son nom, et alors tu fuiras plus vite que nous, la tête enveloppée dans ta robe et maudissant le jour où tu es né.

Le moullah tressaillit.

— Quel est donc cet ennemi de notre foi? demanda-t-il d'une voix troublée. Parle, Abou-Hassan.

L'Arabe hésita un instant, baissa les yeux devant le regard inquiet de Giaffir, et répondit :

— C'est ton fils Hadjy.

— Mon fils! répéta douloureusement le vieillard blessé au cœur. Puis faisant un effort sur lui-même : — Mon fils! Oh! tant mieux! il n'osera me résister. Il ne repoussera pas son père. Il m'écouterà. Et s'il n'obéissait pas à ma voix, je n'hésiterais pas à le frapper moi-même comme un rebelle.

Il fit quelques pas en avant et tendit ses mains suppliantes vers le jeune homme :

— Hadjy, dit-il d'une voix tremblante, reviens à nous! Fais libre passage à tes frères! Ces maudits parsis auraient-ils asservi ton cœur par quelque magie? Es-tu leur prisonnier? Ne me reconnais-tu pas?

Il n'était pas plus pâle que le guèbre qui le regardait avec une muette terreur, et cherchait à paralyser avec une baguette flexible les serpents verts sifflant sur son bras nu; mais tout en les charmant, il sentait ses genoux chanceler sous lui.

— Mon père! s'écria-t-il enfin avec angoisse, retirez-vous! fuyez loin du temple du feu! Non, les parsis ne me retiennent pas prisonnier! ils ne m'ont versé aucun philtre pour me séduire et m'entraîner; ils ont horreur de la violence et ne se défendent que par des prières.

— Pourquoi est-ce mon fils que je retrouve gardien de la porte d'Atesh-Gah? demanda durement Giaffir.

— C'est volontairement que j'ai suivi Zélidah jusqu'à ce refuge, après l'avoir sauvée de la mort.

Le moullah s'avança encore tandis que les serpents fixaient sur lui leurs yeux irrités et brillants, en faisant des bonds désordonnés.

— Malheureux! reprit-il, préféreras-tu une femme impie au père qui t'a aimé plus que lui-même, à tous ces braves gens qui devraient trouver en toi un chef et non un ennemi. Aie pitié de moi, Hadjy! oseras-tu porter la main sur ton père, ou crois-tu que je reculerai devant toi?

Le guèbre entortilla autour de sa baguette les serpents qui y encombrèrent leurs dents venimeuses, et répliqua vivement :

— Ayez pitié de moi, mon père. Ne me forcez pas à vous désobéir. Zélidah est une fille pieuse et innocente. Je vous demande grâce pour elle, usez de votre influence sur ces insensés pour leur faire renoncer à leur abominable dessein; mais surtout n'approchez pas, mon père.

Le moullah leva les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de l'aveuglement et de la folie de son fils, puis il regarda ce dernier, et en le voyant si beau, si fier, si hardi, il sentit un trouble étrange dans son cœur et regretta de ne pouvoir l'embrasser; mais tous les yeux de la foule qu'il avait amentée suivaient ses mouvements avec une curiosité cruelle et son orgueil de prêtre étouffa l'élan de l'amour paternel.

— Sois donc maudit, fils ingrat! s'écria-t-il d'une voix forte, et touche à ton père si tu l'oses!

Il s'avança encore; une sueur froide mouilla le front blême du jeune guèbre, et il entendit derrière lui une voix douce comme un souffle murmurer ces mots :

— Hadjy, laisse-nous périr et obéis à ton père. C'est la loi de Dieu.

Il tourna aussitôt la tête, stupéfait comme s'il se fût cru assailli par un ennemi invisible, et reconnut Zélidah; mais pendant ce court moment de préoccupation, un des serpents verts que sa baguette n'agaçait plus s'élança d'un bond prodigieux et mordit le vieillard à la joue.

La face de Giaffir se gonfla aussitôt et devint violacée; ses membres roidis se glacèrent, et il tomba foudroyé comme Hyder-Ali, en s'écriant :

— Parricide!

Puis il jeta à son fils un dernier regard empreint d'une expression de tendresse suprême, et ses lèvres, que frangeait une écume rougeâtre, murmurèrent :

« Hadjy, je te pardonne! Puisses-tu te pardonner toi-même. » Les moullahs et les Arabes se dispersèrent, saisis d'horreur et d'épouvante en voyant le dénoûment terrible de cette lutte sacrilège entre un père et un fils qui s'aimaient. Les serpents affamés s'étaient déroulés du bras de Hadjy et faisaient rutiler leurs anneaux sur le sable.

Cependant le guèbre était resté immobile, livide, atterré comme un criminel frappé par la foudre de Dieu. Pas une larme n'avait coulé de ses paupières rigides; pas un cri ne s'était échappé de son gosier desséché.

Peu à peu nos ennemis se rassurèrent et s'enhardirent en voyant son accablement; ils pensèrent que le malheureux ne pourrait se défendre; les plus braves et les plus adroits tuèrent les serpents à coups de sabre et de bâton, puis ils se rapprochèrent silencieusement de la muraille du temple.

Hadjy, absorbé dans son désespoir, ne bougeait pas; mais Zélidah appuya sur son épaule une main tremblante et lui dit :

— Il faut me suivre. Veux-tu m'abandonner comme une proie à la rage de ces bandits?

Sa voix réveilla l'âme de Hadjy de sa stupeur mortelle; il regarda la jeune fille avec une sorte de ravissement égaré, saisit sa main et de ses pieds chancelants la suivit comme un enfant docile.

Les compagnons de Giaffir poussèrent des cris de fureur, et, sans s'inquiéter du cadavre du moullah, ils escaladèrent le mur afin de poursuivre Hadjy dans le sombre couloir.

Sans nul doute ils seraient entrés un à un dans le sanctuaire où nos prêtres, les pieds nus, la bouche et les mains couvertes, jetaient dans le feu du bois et des parfums, si Mirza-Agassy n'avait donné l'idée aux guèbres de se réfugier derrière la pierre d'un pied et demi de haut qui sert d'autel et qui porte le vase d'airain d'où sort le feu sacré.

Les plus agiles des profanateurs purent voir Hadjy chercher à suivre les prêtres et tomber tout à coup sur l'autel, qu'il rougit de son sang; mais Zélidah saisit dans ses bras l'homme qu'elle aimait, l'emporta par un effort surhumain, et s'enfonça avec lui sous la pierre sainte, sans que les Arabes pussent se rendre compte de cette disparition étrange.

Les guèbres se trouvaient alors dans une petite salle basse et étroite, sorte d'étuve mystérieuse pratiquée sous l'autel et où les prêtres du feu avaient l'habitude de préparer les parfums. Une épaisse fumée de myrrhe et d'encens, des émanations violentes, des senteurs pénétrantes comme des poisons semblaient devoir y rendre la respiration impossible.

Hadjy exténué s'affaissa sur ses genoux.

— C'est ici que nous allons mourir, dit-il avec un sourire amer : toi, parce que tu dois échapper aux outrages de nos ennemis, moi

ajouta-t-il d'une voix presque inintelligible, parce que j'ai tué mon père ! Mais dis-moi, Zélidah (et il la regarda fixement), que tu ne me hais pas, que tu ne me méprises pas, que tu n'as pas horreur de moi.

La pauvre fille lui baisa la main.

— Tu es mon seigneur et maître, Hadjy. C'est moi qui suis coupable, puisque c'est moi que tu défendais contre ton père. D'ailleurs qui oserait t'accuser ? C'est le dieu du feu, ce dieu irrité de l'audace des mollahs, qui a excité la rage des serpents. Toi, Hadjy, tu n'as pas levé la main sur Giaffir ! tu l'as conjuré, avec d'humbles instances, de s'éloigner. Hadjy, tu es innocent de cette mort.

Ainsi elle le consolait, elle le justifiait, elle le relevait à ses propres yeux, sans s'apercevoir qu'ils étaient restés seuls dans la salle des parfums, tandis que les prêtres s'enfuyaient par une issue secrète connue d'eux seuls.

Mais au moment où Hadjy disait : « Oui, il est doux de mourir ensemble, Zélidah, afin d'être à jamais réunis dans l'éternelle lumière » Mirza-Agassy apparut sur le seuil de l'étuve. Il s'était étonné de l'absence de sa fille, et revenant sur ses pas, il regardait avec douleur ces deux êtres si jeunes et si beaux qui se laissaient entraîner par le découragement de la vie.

Il saisit impérieusement sa fille par le bras et lui dit :

— Je t'ordonne de me suivre. Notre dieu n'accepte pas de victimes même volontaires. Il vous défend de vous abandonner vous-mêmes. Si vous restez quelques instants de plus dans cette salle, vous serez empoisonnés par ces vapeurs terribles. Venez.

Zélidah n'osa désobéir, elle prit le chemin que lui montrait son père, et Hadjy, qui semblait privé d'âme et de volonté, la suivit sans dire un seul mot.

Pendant que les mollahs et les Arabes erraient tumultueusement dans le temple en poussant des imprécations et des cris de mort, il advint une chose merveilleuse et horrible, dont le souvenir est toujours vivant chez les guèbres de Bakou.

Un vent violent s'éleva et courba en les fouettant tous les feux d'Atesh-Gah. On vit à l'intérieur et à l'extérieur des flammes courir, semblables à des génies lumineux, et diriger leurs lances brûlantes sur nos ennemis.

Partout, sous leurs pas, les couches de naphte s'enflammèrent ; des flaques, des étangs, des lacs phosphorescents s'allumaient çà et là comme des torches gigantesques qui illuminaient le ciel. Le feu poursuivait nos adversaires avec une rapidité implacable, s'attachait à leurs vêtements et s'enroulait autour de leurs corps. Ils hurlaient et couraient, insensés de douleur, dans un bain de flammes, pendant que le feu épargnait les guèbres et leur temple. En vain les misérables essayèrent de s'enfuir ; presque tous périrent brûlés dans d'atroces convulsions.

— Mais, dis-je à mon narrateur dont la voix s'était peu à peu élevée jusqu'au ton de l'enthousiasme, comment les Arabes et les mollahs ont-ils pu pardonner un si vilain tour à vos débonnaires parsis ?

Le vieux guèbre soupira et répondit avec moins de lyrisme :

— Seigneur étranger, il faut avouer que les prêtres du feu furent forcés de ne pas reparaitre à Bakou pendant quelque temps, et qu'ils se gardèrent surtout de reparaitre autour d'Atesh-Gah. Cependant les feux du temple étaient soigneusement entretenus. On sut plus tard qu'un souterrain creusé à côté de la pierre même de l'autel s'étendait au loin, sous la plaine et les ruines, jusqu'à Kizliar. Ce fut ainsi qu'ils vécurent protégés par ces feux qu'ils vénéraient.

— Et que devint votre fabuleux Hadjy, ce parricide sans intention ? demandai-je en souriant.

Le guèbre parut blessé de ce ton d'ironie ; cependant il répliqua avec douceur :

— Le fils du mollah, déjà malade de sa blessure, fut atteint d'une des fièvres pernicieuses de notre pays. Le souvenir de la

mort de son père aggrava ses souffrances. Il serait mort sans l'amour et les soins de Zélidah. Ils passèrent leur vie à Kizliar, cachés et ignorés. On respectait leur malheur et ils ne furent pas tourmentés. Leur histoire a été si souvent racontée dans les familles guèbres, qu'ils sont devenus des personnages légendaires. Leur mort est même devenue mystérieuse dans ces récits, car ils y disparaissent au milieu des flammes, enlevés par des génies.

J'ai pu mieux qu'un autre vous faire connaître leurs véritables aventures, seigneur étranger, acheva le vieux guèbre en redressant sa tête ridée avec une vanité enfantine, car je suis un de leurs descendants. Le souvenir de leurs malheurs et de leurs amours m'est parvenu dans son exacte simplicité, et je vous proteste que l'histoire de Hadjy n'a rien de fabuleux.

Malgré la confiance que m'inspirait cet honnête parsi, continua Cornélius en buvant à petites gorgées une tasse de thé, je trouvai, mon cousin, son simple récit singulièrement relevé de merveilleux.

— Les Orientaux ne manquent pas d'imagination ni les voyageurs non plus, répondis-je à Cornélius avec une finesse dont je me sus un gré infini.

— Bah ! dit mon cousin ; quelques jours après nous fîmes gréer un canot pour jouir en mer du spectacle des feux de naphte. Un de nos matelots alluma de gros paquets d'étoupe et les jeta à la mer, à l'endroit où elle semblait bouillonner. A l'instant la mer s'enflamma. En plusieurs endroits la même expérience amena le même résultat. Ce fut une féerie, une débauche d'illuminations et de décors splendides. Pauvres feux de Bengale, que devenez-vous à côté des feux de Bakou !

Nous nous promenions sur un océan de feu ; nous voyions la ville à travers de grands éventails de flammes qu'on ne put éteindre qu'en quinze jours à l'aide d'un vent favorable. Voilà, mon cher cousin, ce qui peut s'appeler une partie de plaisir. Voilà ce dont la lecture des voyages de M. Moynet et de M. de Gobineau n'avait pu vous donner une idée.

Je compris alors que le vieux parsi ne m'avait pas exagéré les merveilleux effets des feux de naphte, et j'ajoutai foi à l'intéressante histoire de Hadjy et de Zélidah comme à celle de Geneviève de Brabant.

Emmanuel GONZALÈS.

RENAISSANCE

A. G. PUISSANT.

Voici l'an neuf : adieu Décembre et ses misères,
Avril au loin sourit... Salut, cieus étoilés !
Mais que sera demain ? Qui dira tes mystères,
O muet horizon, à nos regards troublés ?

Réponds, sombre avenir, Sphinx aux grands yeux sévères !
Seras-tu plus clément que les temps écoulés ?
Ou bien nous gardes-tu de nouvelles colères
Et de longs jours encor de tristesse voilés ?

Tu te tais... Eh bien, soit ! Amertume et souffrance,
Qu'importe, si, toujours plus vaillante, la France
Lutte pour le bon droit jusqu'à son dernier jour...

Si, par les uns chassée et par d'autres meurtrie,
La Liberté rayonne enfin sur la patrie
Et, toute haine éteinte, y fait fleurir l'amour !

Robert HYENNE.

LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

II

Étienne commença, acheva ses études dans notre pension. Chose particulièrement agréable à Franck, il montra de bonne heure de rares dispositions pour les mathématiques.

Il entra d'emblée à l'École polytechnique, où il obtint un rang très-honorable; il en sortit comme élève des ponts-et-chaussées.

Aucun professeur ne manquait de prédire au jeune homme un avenir hors ligne. On avait les yeux sur lui.

Doué d'une figure agréable, possédant le regard vif et l'air intelligent, s'exprimant avec une facilité naturelle, Étienne plaisait de prime-abord. Il commandait la sympathie.

Quelque mélancolie régnait en lui, — sans doute parce qu'il n'ignorait pas les circonstances malheureuses qui avaient accompagné son début dans la vie; ou bien parce qu'il éprouvait, peut-être, de tristes pressentiments sur sa destinée future.

Notre chef d'institution avait vendu son établissement. Mais Étienne allait passer près de lui ses jours de sortie, sans oublier que M^{me} Brissaud lui avait prodigué des soins maternels.

Puis M. Brissaud mourut, assez jeune encore. Par testament, il laissa une somme ronde à celui que ses élèves avaient adopté.

Étienne reporta sur Franck toute sa tendresse véritablement filiale; d'autant plus que les deux fils de M. Brissaud, ayant pris de la jalousie à l'égard d'Étienne, le voyaient de temps à autre seulement, et que M^{me} Brissaud, veuve, s'était retirée dans une campagne du Jura, son pays natal.

Étienne entretenait correspondance avec cette excellente femme, qu'il alla voir une ou deux fois, à l'époque des vacances.

Mais ce fut tout. Les relations directes, intimes, cessèrent peu à peu entre M^{me} Brissaud et son filleul.

Franck, au contraire, demeura sans cesse avec l'ingénieur, et le suivit dans les postes divers où celui-ci fut placé par le ministre des travaux publics.

Revenus à Paris, Franck et Étienne ne se quittaient guère. Mêmes goûts, mêmes plaisirs, même direction d'esprit. Jamais l'ombre d'une discussion amère ne s'était élevée entre eux.

Quelques salons s'ouvrirent, peu à peu, devant Étienne. Sa renommée, allant croissant, l'y faisait admirer. O prodige! Franck ne résista pas aux invitations qui venaient le chercher, lui aussi. Le vieux maître d'étude parut presque mondain.

— Bah! disait-il fréquemment, il faut voir ce que mon cher Étienne accomplira, et ce que la destinée lui réserve. Je ne dois rien négliger des choses qui peuvent m'aider à résoudre mon problème. Il me semble, d'ailleurs, qu'Étienne se trouve en assez bon chemin. Les journaux parlent à tout instant de lui.

En effet, grâce à sa supériorité marquée, le jeune ingénieur avait des admirateurs fervents, par conséquent des rivaux, des jaloux, des ennemis toujours prêts à contester ses talents.

Oui, des ennemis qui ne lui pardonnaient pas ses succès éclatants, mais bien mérités. Dans le monde, dans toutes les carrières, quiconque s'élève au-dessus de la foule, même par l'effet des dons naturels et d'un travail opiniâtre, compte aussitôt quelques méchants dénigreur. Ceux-ci attaquent les célébrités pour se faire connaître au moyen de leurs critiques sans vergogne. Ils prennent plaisir à jeter leur bave sur le héros loyal, sur le savant acclamé, sur le radieux écrivain. Ces hommes-là ont un public de sots prétentieux, qui les croit sur parole et qui les applaudit de confiance. Ils fondent habilement leur renommée de mauvais aloi sur les ruines des renommées honnêtes.

L'État avait confié à Étienne le soin de diriger une de nos grandes usines.

Sa réussite semblait complète, telle qu'on ne la pouvait méconnaître sans injustice et mauvaise foi. Étienne justifiait la confiance que le ministre avait eue en lui.

Tout à coup, un article de journal parut, signé d'un nom redoutable dans le bataillon des critiques. L'article était écrit assez habilement pour ne pas enfreindre la loi qui punit les diffamateurs. Il contenait des insinuations perfides, touchant à l'honneur de l'ingénieur rapidement parvenu.

Chaque matin, Franck se rendait dans un cabinet de lecture voisin de son logis. Il y passait une bonne heure, pour se mettre au courant des discussions politiques, scientifiques ou littéraires.

Naturellement, l'article injurieux ne lui échappa point. Il le lut avidement, éprouva une commotion indicible, pâlit d'une telle façon que des lecteurs assis près de lui remarquèrent son trouble extrême.

Franck se leva tout d'une pièce et sortit en parlant haut, en gesticulant comme un fou.

— On insulte mon Étienne! Un misérable attribue publiquement aux effets de la basse intrigue des succès dus à un talent réel... Si ce cher garçon apprend cela, il en demandera raison... qui sait? il se fera tuer; peut-être, par l'insolent... O mon Dieu! que deviendrai-je, moi!

Et le mathématicien marchait à pas pressés dans la rue. Les oisifs, en le regardant, riaient sans trop savoir pourquoi. C'est si drôle de rencontrer sur son chemin un homme violemment agité, en proie à une peine inconnue!

Indifférent à toute chose extérieure, Franck arriva promptement devant sa maison, grimpa l'escalier comme un malfaiteur poursuivi, ouvrit avec grand bruit la porte de son appartement, et tomba énérvé sur un fauteuil en face du bureau de noyer où ses livres gisaient pêle-mêle.

— Voilà une carrière brisée! s'écria-t-il en cachant sa tête dans ses mains. Étienne peut perdre le fruit de quinze années d'un travail opiniâtre... pour un mot équivoque, pour une insigne calomnie!

Puis Franck resta presque immobile, médita pendant plus d'un quart d'heure, avec de nombreuses exclamations.

Étienne était absent pour la journée entière.

Franck résolut de mettre à profit cette absence. Il redescendit de sa chambre, courut au bureau du journal où l'article avait paru, demanda le signataire des lignes calomnieuses, mais apprit que celui-ci venait de quitter la salle de rédaction.

On devine assurément le projet du mathématicien. Attaquer Étienne, c'était meurtrir la chair de sa chair, c'était anéantir son œuvre, c'était le frapper au cœur.

Aussi Franck voulait-il se substituer à l'offensé, demander réparation par les armes. Il frémissait de colère.

— Vous arrivez trop tard, monsieur, lui dit un garçon de bureau, le sourire aux lèvres, car les façons de Franck révélaient ses intentions hostiles.

— Comment, trop tard!

— Oui, monsieur... Rendez-vous est pris... Je crois qu'ils se battront demain matin. Ah! par exemple, je ne sais pas où le duel aura lieu... On ne m'a rien dit à cet égard.

— Le duel! le duel! s'écria Franck au comble de l'abattement. c'est impossible! Étienne ne se battra pas. O mon Dieu!... J'empêcherai tout... C'est mon affaire, à moi... Adieu, coquin!

En jetant ces mots à la face du garçon de bureau, Franck sortit, et ferma la porte avec fracas.

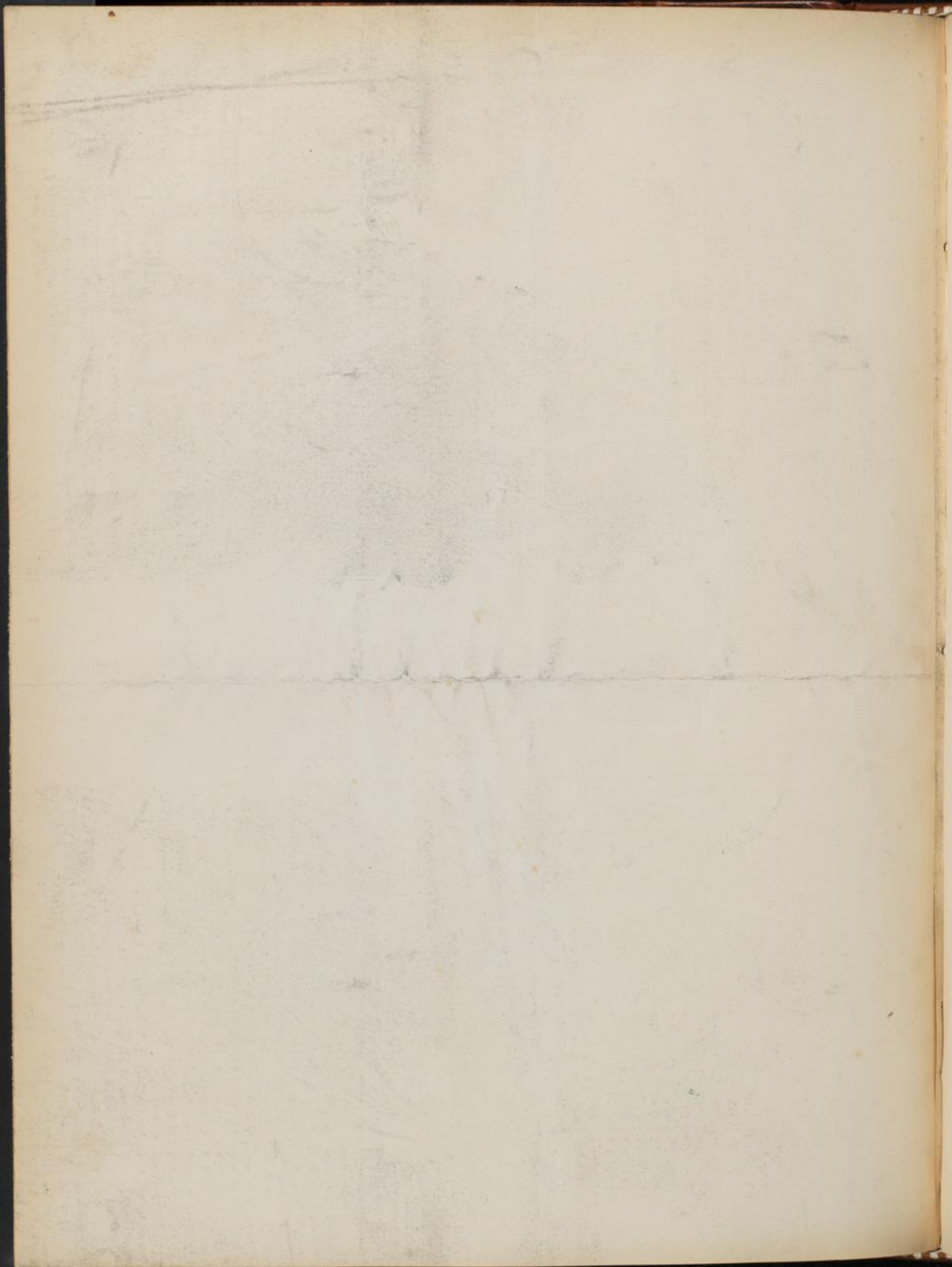
Cet incident motiva, de la part du subalterne, l'observation suivante, accompagnée d'un gros rire :

— Voilà qui est singulier... Depuis dix ans que j'appartiens au journal, je n'ai pas encore vu un homme prendre si chaudement fait et cause pour l'attrapage d'un autre.

Franck rentra chez lui : Étienne n'était pas revenu.

Il l'attendit jusqu'au soir. Vers dix heures seulement, le jeune





ingénieur apparut, calme comme d'habitude, et prompt à se diriger vers sa chambre, après avoir donné une poignée de main à Franck...

Mais celui-ci barra le passage à son fils d'adoption.

— Etienne, lui dit-il d'une voix émue et pénétrante, Etienne, tu me caches quelque chose ! Je m'en aperçois. J'en suis certain...

— C'est vrai, répondit le jeune homme avec la plus complète franchise,

— J'ai deviné...

— J'ai été grossièrement insulté, et je me bats demain au bois de Vincennes avec le drôle qui s'est permis d'attaquer mon honneur.

— Il te tuera, mon ami... il te tuera !

— Dieu merci, je sais tirer. Qu'importe, d'ailleurs ? Je ne dois pas supporter cet outrage, mon brave Franck. Mes témoins sont trouvés... deux camarades d'école... Cet homme s'est refusé à publier la rétraction que j'exigeais... Il faut que le sort des armes décide entre nous. Je me bats demain.

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! répéta Franck. Je veux t'accompagner, demain, jusqu'à Vincennes...

— Non, non, dit Etienne avec vivacité... Mes deux témoins suffisent. Sois tranquille ! Je ferai de mon mieux...

Etienne alluma une bougie et se dirigea de nouveau vers la porte de sa chambre, sans rien perdre du calme qu'il avait jusque-là montré.

Mais soudain il s'aperçut que Franck pleurait.

Il revint près de cet homme qui lui avait toujours été si dévoué.

— Pourquoi ces larmes ? demanda-t-il. Vois donc, tu trembles !

— Ah ! mon ami, s'il t'arrivait malheur ! Ne t'en va pas comme cela, sans m'embrasser ! Car tu es comme mon fils, Etienne. Ma vie dépend de ta vie. Toutes mes dernières espérances résident en toi. La balle qui t'atteindrait me tuerait ?

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le vieux Franck sembla reprendre courage.

Quand Etienne l'eut quitté, ce ne furent pas des pleurs qui inondèrent le visage du mathématicien. Des éclairs et comme des rayons de bonheur jaillirent de ses yeux.

Cette douce étreinte faisait vibrer son âme. Bientôt le sommeil, rebelle d'abord, le vint bercer doucement en lui apportant un heureux songe.

III

Le lendemain, dès la pointe du jour, Etienne alla au rendez-vous assigné.

Franck resta au logis, sur les pressantes instances du jeune homme, à la volonté duquel il ne savait pas résister. Mais il soupirait incessamment.

— C'est moi, répétait-il, qui devrais être là-bas ! Moi, un vieux, un homme fini, dont la vie ne peut plus servir à rien !

Il ne tenait pas sur place, et il disait tout haut les coups les plus savants de l'escrime, art sur lequel il possédait, d'ailleurs, les connaissances les plus rudimentaires.

Vers huit heures, un fiacre s'arrêta devant la maison de Franck. L'ancien répétiteur ouvrit précipitamment sa fenêtre, regarda dans la rue, jeta un cri éclatant.

Deux jeunes gens, — les amis et témoins d'Etienne, — portaient l'ingénieur, dont le bras était enveloppé d'un linge ensanglanté.

Un chirurgien suivait.

Franck alla au-devant du blessé qui, épuisé par la souffrance, ne proférait pas même une parole.

Avec les plus grandes précautions, on plaça dans un lit Etienne, dont l'épaule droite était à demi fracassée par une balle. Il fallait prendre des mesures promptes et efficaces ; il fallait empêcher

les complications, qui pouvaient entraîner des conséquences fatales.

Lorsque sa visite fut terminée, le chirurgien sortit, en promettant de revenir le lendemain matin. Il avait dicté aux amis d'Etienne des instructions précises sur la médication qu'il convenait de suivre.

Presque aussitôt, la sonnette retentit à la porte d'entrée.

Un des amis d'Etienne alla ouvrir. Quelqu'un demanda :

— Monsieur le professeur Franck.

— Entrez, madame ! dit Franck s'adressant à l'inconnue qui se présentait.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, aux traits amaigris, assez pâle, et dont les cheveux grisonnaient.

Sa mise, des plus simples, était celle d'une ouvrière. Sous son brun costume on devinait cette pauvreté propre, ordonnée, sympathique, trop souvent compagne du travail, et à laquelle tout le monde se plaît à rendre hommage.

Mademoiselle Rosalie — ainsi déclara-t-elle se nommer — passa dans une petite chambre de l'appartement, présenta une lettre à Franck, et s'assit en attendant la réponse, non sans manifester quelque inquiétude sur le résultat de sa démarche.

Un fournisseur du mathématicien recommandait M^{lle} Rosalie comme garde-malade, dans une circonstance où les soins méticuleux d'une femme semblaient indispensables.

L'affaire se conclut. Immédiatement Rosalie devait s'installer auprès du blessé, transformer la cuisine en une espèce de laboratoire. Elle accomplit ponctuellement sa tâche et ne tarda pas à rendre à Franck de précieux services.

Tout marcha d'abord comme le chirurgien l'avait espéré. On pouvait compter sur la guérison plus ou moins prompte d'Etienne.

Franck et Rosalie suffirent aux besoins du malade.

Bientôt Etienne toucha à l'époque de la convalescence.

Rosalie s'était signalée par une activité et une douceur peu communes. Il n'y avait pas eu un seul mot à lui dire, pas la moindre observation à lui faire. Le moindre désir du blessé et de Franck était aussitôt réalisé par cette garde-malade sans pareille, qui même prévenait la plupart des ordres qu'on lui donnait, avec une intelligence au-dessus de tout éloge.

— En vérité, se dit maintes fois le bon Franck, nous sommes bien heureux qu'on nous ait adressé M^{lle} Rosalie ! Une sœur de charité ne remplirait pas mieux son office.

Comme Franck félicitait Rosalie sur sa manière d'agir, celle-ci se contenta de répondre :

— Monsieur, je fais volontiers ce que le devoir et le besoin m'ordonnent.

— Bientôt vos excellents soins deviendront superflus, madame, reprit le mathématicien, Etienne va de mieux en mieux. Encore une huitaine de jours, et nous réglerons notre compte, car...

— Ah ! monsieur, interrompit vivement Rosalie, notre malade est donc guéri ?

— Certainement, ou à peu près.

Rosalie n'ajouta rien. Mais la joie brilla dans ses yeux, quand ses lèvres firent une petite moue. Ce que Franck sut remarquer, puisque, en sortant de la cuisine pour retourner au chevet d'Etienne, il se dit intérieurement :

— Allons, c'est singulier et c'est rare. Voilà une garde-malade qui, d'une part, manifeste un contentement véritable en voyant son tributaire revenir à la santé, et qui, d'autre part, semble attristée de quitter notre maison... Il y a là-dessous quelque chose de mystérieux... d'autant plus que, bien sûr, je connais de vue M^{lle} Rosalie. Il y a déjà longtemps que j'ai rencontré pour la première fois cette bonne figure.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)

UN MARIAGE EN 1886

Il s'agit d'un drame qui n'a pas été représenté et ne le sera pas, de longtemps du moins; mais il mérite d'être lu par tous ceux qui aiment les beaux vers exprimant de patriotiques pensées. Nous-même qui sommes de ceux-là, mais qui croyons qu'on doit laisser dormir les idées de revanche à main armée, nous ne résistons pas au plaisir de signaler cet acte en vers, de M. Jules Bailly, publié par M. Victor Palmé.

L'auteur suppose qu'en 1886 a eu lieu la guerre de la revanche (ô puissance de l'imagination!) et que l'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises. Aux souvenirs lugubres de cette année 1870 que Victor Hugo a si magistralement baptisée « l'année terrible », à ces souvenirs éloquemment retracés, M. Jules Bailly oppose les triomphantes victoires qu'il lui semble entrevoir.

Quinze ans ont sous mes yeux disparu comme un rêve.
Que le temps est rapide et que la vie est brève!
Quels changements partout! — Les empereurs d'alors
Sont tombés dans la nuit redoutable et sont morts.
Chez nous, avant les jours venus de nos revanches,
L'arbre de la famille a vu choir bien des branches:
D'oncles et de cousins, du père, des aïeux,
En quelques pas du temps, la mort a clos les yeux. —
Le ciel n'a pas trompé ma fidèle espérance:
Debout au premier rang a reparu la France!

Au dénouement, M^{me} Burner, Alsacienne, marie sa fille Louise à M. d'Hauterive, officier lorrain, qui vient de se distinguer dans la glorieuse guerre. Ce sont ces deux sympathiques figures qui, sous la plume du poète, personnifient justement et délicatement l'Alsace et la Lorraine.

Le drame finit sur ces beaux vers que M^{me} Burner adresse aux jeunes époux :

Mes deux enfants chéris, vous êtes l'avenir
Se levant devant moi qui suis le souvenir;
Vous êtes la jeunesse aux riantes années
De lumière et de joie ici-bas couronnées.
Le soleil du couchant est pour vous deux lointain,
Et vous verrez s'ouvrir le grand siècle prochain.

Vous êtes la Lorraine et ma fille est l'Alsace.
Unissez donc, enfants, en unissant la race,
Ces deux sœurs qui vers nous tendaient leurs bras meurtris
Et que nous écoutions sangloter de Paris.
Couple heureux, que la haute et vieille cathédrale
Soit pour vous, dans un mois, brillamment nuptiale...
Quand j'irai retrouver le toit de mes aïeux,
La joie au fond du cœur et des pleurs dans les yeux,
Maintenant (c'était là ma fidèle espérance)
Que Metz nous est rendue et que Strasbourg est France!

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que M. Jules Bailly n'a voulu faire qu'œuvre de poète, et non d'homme d'État; il sait, comme nous, que la France doit se consacrer tout entière à sa réorganisation et ne plus se laisser aller à des idées d'un autre temps. Mais il s'est souvenu que l'espérance est un généreux excitant, et il a écrit ce rêve patriotique : *Un mariage en 1886*.

A défaut de cette œuvre, nous avons vu de M. Jules Bailly d'autres productions qui suffiraient à prouver que nous sommes en présence d'un poète. Telle est cette pièce intitulée : *Terre et Ciel*, qu'il a consacrée à la mort de ses deux enfants, deux charmantes petites filles, et dans laquelle on trouve à un haut degré le sentiment poétique le plus pur et le plus vrai.

Mes deux enfants vers Dieu tout à coup remontées,
Par la mort de la terre en deux mois emportées,
— L'une en juin rayonnant, morte un lumineux soir;
L'autre, un blanc matin d'août, ne voulant pas surseoir,
Disparue à son tour, tremblante clématite;
La plus grande envolée avant la plus petite, —
O célestes clartés de mes jours les plus beaux,
Je m'incline à genoux devant vos deux tombeaux!

Ainsi débute l'élegie de ce père si cruellement éprouvé, et il faut le voir ensuite évoquer les moindres détails qui peuvent, pour un instant, faire revivre devant lui ces deux êtres qu'il pleure.

Il est, à tout moment, des pleurs que je dérobe
Quand le petit soulier ou la petite robe,
Ou le livre illustré que leur main a touché,
M'apparaît tout à coup dans quelque coin caché.
Je me rappelle alors leur charmante attitude,
Combien chacune aimait le travail et l'étude;
Comment, en se prenant l'une à l'autre la main,
De l'école adorée on faisait le chemin;
Combien l'une était vive, enjouée et riieuse;
Combien Angèle était chétive et sérieuse,
Et combien Julia, touchante en sa douceur,
Veillant toujours sur elle, était tout pour sa sœur!

Bientôt, s'arrachant à ces vains souvenirs et faisant un retour sur lui-même, le poète se retrouve en présence des terribles événements au milieu desquels il fut frappé et qui n'ont épargné personne. — Seigneur! s'écrie-t-il...

Seigneur, autour de moi que tout s'écroule et meure,
Je resterai debout fidèle en ma demeure,
Sans vous abandonner, murs où mes deux enfants
Ont souffert sous le pied des Germains triomphants,
Franchissant par milliers colline ou monticule,
Allumant leurs canons dans le noir crépuscule,
Et marchant sur Paris (oh! souvenir amer!)
Comme un débordement sinistre de la mer.
Cet affreux siège, effroi des mères désolées,
Du champ des morts partout a rempli les allées,
Et combien d'êtres chers, vers le tombeau penchés,
Ont été par la mort dès ce moment touchés!...

En lisant ces derniers vers, on s'explique, — et c'est pour cette raison que nous les avons cités, — le courant d'idées qui a poussé M. Jules Bailly à écrire le drame patriotique dont nous avons parlé tout d'abord. Rapproché de cette touchante élégie, il nous paraît lui emprunter une couleur particulière et tout à fait sympathique.

Robert HYENNE.

SOMMAIRE DU 5^e NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par L. SPORT. — Modes comparées, par M. Eugène CHAPUS. — Un menu de Gargantua, par M. Georges STENNE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Dévote du Soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALES. — *Renaissance*, sonnet, par M. Robert HYENNE. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Un mariage en 1886*, par M. Robert HYENNE. — Renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1340, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de plage.

Dans le texte : P. n° 320, dessin de M. E. THURON : capeline Napolitaine. DG. n° 659, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de plage (bains de mer).

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauterive.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.